

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Des choses à dire**

Adrien Thério

Numéro 5, février 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40403ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1977). Compte rendu de [Des choses à dire]. *Lettres québécoises*, (5), 40–42.

# *Un grand garçon qui nous veut du bien* *Le dictionnaire pratique des auteurs* *québécois* *Les écrivains et la campagne électorale*

par Adrien Thério

7 décembre

## **Un grand garçon qui nous veut du bien**

Disons-le, *Les Lettres québécoises* n'a pas été très bien reçue dans nos cercles de lettrés, à commencer par Jean Basile qui nous a souhaité une bonne mort naturelle dès le premier numéro. Dans le fond, c'est peut-être la preuve par l'absurde, que la revue est meilleure que je ne croyais. Cette fois, il s'agit d'un grand jeune homme tout plein de diplômes et qui les fait valoir à droite et à gauche qui nous veut, lui, encore plus de bien que les autres. Il s'agit de François Ricard. Pendant presque deux pages dans le numéro 106-107 de la revue *Liberté*, il n'arrête pas de nous faire des compliments. Nos comptes rendus — non pas nos articles — sont faits dans «la plus surprenante tradition qui soit.» La revue elle-même manque d'originalité et de vie ou vice versa. La mise en page est affreuse. Enfin, pour tout dire, et pour parler net, à la façon de ce grand garçon qui n'a pas froid aux yeux, la place pour une revue de l'actualité littéraire au Québec est tout aussi vacante qu'elle l'était avant la fondation des *Lettres québécoises*.

Comme on le voit, pour arriver à être aussi gentil, nous faire autant de compliments, M. Ricard a dû passer plusieurs jours à ruminer les belles phrases qu'il nous adresse. Et il faut voir comment tout cela commence. En douce, avec une pointe d'ironie, une toute petite pointe d'ironie! En effet, dit notre grand garçon, cette revue vient d'Ottawa, son directeur

est d'Ottawa et même, note-t-il, un peu plus loin (raffinement dans le compliment) la couverture est outaouaise, c'est-à-dire «nulle».

Si Monsieur François Ricard dit toutes ces choses, c'est que ce doit être vrai. On voit mal un professeur de McGill, un chroniqueur du *Devoir*, un collaborateur de *Liberté* et de Radio-Canada, raconter des sonnettes, encore moins des histoires plus ou moins vraies. Je dis donc à tous nos lecteurs de croire M. Ricard sur parole et de prêter une oreille distraite aux propos qui vont suivre.

Si je ne fais erreur, depuis qu'elle existe, cette revue a été imprimée dans le Québec, quelque part dans Maskinongé. Son adresse officielle est bien donnée comme étant de Montréal. Et j'irai jusqu'à dire que toute l'administration, je veux dire la correction des épreuves, la mise en pages, le service d'abonnements, etc. est faite à Montréal. C'est vrai qu'il y a plusieurs collaborateurs qui sont de la région de Hull et d'Ottawa, mais à l'origine, il y en avait autant de la région de Montréal. Ce n'est pas ma faute si deux de ceux-là, un de Vancouver et un de Montréal, ont été attirés depuis par l'Outaouais. Je n'y suis pour rien. Mais je ne vois pas comment le fait d'avoir certains collaborateurs d'une région donnée puisse changer la couleur de la revue surtout quand tous ces collaborateurs sauf deux sont d'origine et de civilisation québécoise. La dialectique de M. Ricard est sans doute trop savante ou trop compliquée

pour moi. Encore une fois, c'est sûrement lui qui a raison.

Mais M. Ricard insiste tellement sur le fait que cette revue vient d'Ottawa que je suis en train de me dire qu'il doit y avoir toute une symbolique là-dessous. Plus j'y pense, plus je crois comprendre. Cela me rappelle le grand drôle qui, il y a quelques années, disait que j'étais un «sympathique Franco-ontarien». À ce moment-là, il y avait déjà trois ou quatre ans que j'avais pignon sur rivière à Touraine, une ville qui, selon moi, appartient au Québec. Je l'aurais d'ailleurs encore ce pignon, si le gouvernement du Québec ne m'avait pas obligé à le lui céder. J'ai donc dû quitter Touraine, bâtie en bordure de la Gatineau, rivière qui, je crois, n'appartient qu'au Québec. En fait, depuis bientôt huit ans, c'est à dire depuis le moment où j'ai commencé à enseigner à l'Université d'Ottawa, je n'ai été qu'un an sans avoir de résidence au Québec et c'est l'année que j'ai passée à Vancouver, ville qui se trouve en Colombie britannique. Tout cela ne prouve pas que je ne suis pas Franco-ontarien. Je pourrais l'être mais je ne le suis pas. Si je l'étais, je serais fier de l'être. Mais il y a une chose qui m'empêche de l'être, qui m'a empêché d'être Américain quand j'étais aux États-Unis, qui m'a empêché d'être Torontois ou Ontarien quand j'étais à Toronto ou à Kingston, c'est le fait que j'aie été élevé au Chemin Taché de Saint-Cyprien dans le comté de Rivière-du-Loup. Je sais bien que ce n'est pas très glorieux de dire: je suis du Chemin Taché, je viens du Chemin



Taché mais quand je dis cela, j'ai l'impression de dire en même temps que je suis du Québec. Et aussi longtemps qu'on le vendra pas ce Chemin Taché aux États-Unis (il n'est pas très loin du Maine) je crois que j'aurai toujours la même impression quand je parlerai du Chemin Taché. Les gens qui veulent, subtilement, comme c'est le cas pour M. Ricard, me faire changer d'appartenance et laisser entendre que je viens d'ailleurs et que par conséquent... (pensez ce que vous voudrez) sont de grand humoristes qui s'ignorent. Mais je suis tanné de cet humour noir qui tend à faire de moi un animal étrange qui change d'âme à chaque migration. Je le dis donc une fois pour toutes, mon pays, c'est le Chemin Taché.

Avant de terminer, j'invite mes lecteurs à lire toute cette bordée de compliments dans *Liberté*. Je les invite aussi à lire la suite de cet article qui porte sur *Jeu* qui, selon M. Ricard est, quant aux articles qu'on y trouve, tout le contraire de ceux des *Lettres québécoises*. Ils sont rafraîchissants, excellents, pleins d'idées créatrices. Même si j'essayais de dire le contraire, j'aurais tort. Les gens en place ont toujours raison. Toujours est-il que, selon M. Ricard, les rédacteurs de *Jeu* ont réussi, eux, dès leurs premiers pas, à faire quelque chose d'extraordinaire. Évidemment, *Jeu* est née à Montréal et ses collaborateurs viennent tous de Montréal. Cela doit faire toute la différence. Je me demande cependant si M. Ricard ne s'est pas un peu rappelé en formulant ses compliments à l'adresse des *Lettres québécoises* que moi aussi, je lui avais adressé des compliments, il y a quelques années au sujet de l'introduction qu'il avait faite pour le *Roman, conte et nouvelle de Livres et auteurs* 1973; je me demande s'il ne s'est pas un peu rappelé qu'un de mes collaborateurs aux *Lettres québécoises* lui avait aussi adressé beaucoup de compliments en réponse à l'article à l'emporte-pièce qu'il avait commis contre la critique psychanalytique et contre un critique bien connu qui, (eh! oui) lui aussi, travaille en Ontario. Cela voudrait dire, en fait, qu'on n'a pas le droit de ne pas penser comme M. Ricard, qu'on

n'a surtout pas le droit de dire publiquement qu'on ne pense pas comme lui. Je suis sûr que je suis en train d'induire mes lecteurs en erreur. Quand on est professeur à McGill, quand on est chroniqueur au *Devoir*, qu'on écrit dans *Liberté*, c'est qu'on a le sens du fair-play, de la justice, de l'équilibre. Je retire donc mes paroles et je dis qu'en rédigeant son article sur les *Lettres québécoises*, M. Ricard ne pensait qu'à une chose, c'était de rendre service à la communauté littéraire québécoise, en tâchant de faire disparaître une revue

qui lui fait mal à la vue. Je le remercie de nous vouloir tant de bien. Il n'est pas le seul à faire des vœux pour nous faire disparaître. Il y en a d'autres qui ont tout autant sinon plus d'influence que M. Ricard. C'est beau d'aimer autant son pays. Admirable même!

Personnellement, je ne peux trop présumer de l'avenir des *Lettres québécoises*. J'espère qu'elle survivra, se remettra toujours d'aplomb, malgré les coups bas de clercs pieux et trop bien intentionnés.

25 octobre

## Le dictionnaire pratique des auteurs québécois

de Hamel, Hare et Wyczynski

Je l'ai sur mon bureau déjà depuis quelque temps et je m'amuse à le feuilleter un peu au hasard en prenant un café. J'ai l'air de dire que je le feuillette pour le plaisir, ce qui est vrai, mais ce qu'il l'est tout autant, c'est que depuis un mois, il m'a déjà rendu plusieurs services. On a si souvent besoin, dans la profession que j'exerce, de renseignements que l'on ne sait pas où trouver. Ce dictionnaire ne réglera pas tous nos problèmes de biographie d'auteurs, de bibliographies, mais il

en réglera certainement quelques uns.

Je n'ai pas eu besoin de le parcourir longuement pour constater qu'il y avait certaines erreurs, des omissions, quelques enjolivures. Le contraire aurait été surprenant. Comment pouvait-on présenter, dans une première édition, la bibliographie de plus de six cents écrivains et leur rendre justice comme ils voudraient qu'on le fasse? C'était une tâche impossible.

Un collègue d'ailleurs m'arrive l'autre jour et m'annonce qu'en l'espace de quelques jours, il a déjà découvert dans le dictionnaire je ne sais plus combien d'omissions d'articles importants dans des bibliographies qu'il connaît bien. Il a l'air d'en vouloir aux auteurs qui — c'est ce que je crois comprendre — n'ont pas pris la peine de le consulter et d'en consulter d'autres qui auraient pu leur apprendre bien des choses. Je le laisse parler. J'ai bien l'air d'être d'accord avec lui. Il me cite tel article, tel autre et encore un troisième et je constate que sa documentation est sérieuse. Et cet écrivain qu'on a oublié? C'est vrai, on en a oublié quelques-uns qui méritaient d'y prendre place. Et ce collègue de me dire qu'il a bien l'intention de protester.

Je continue de discuter avec lui. Et nous finissons par nous entendre. Il y





a une excellente façon de protester: c'est de faire la liste de ces erreurs et de ces omissions et de les envoyer aux auteurs. Car, il était inévitable que ces sortes de fautes se produisent dans la première édition d'un travail de ce genre. Je suis sûr que les auteurs le savaient. Et je suis sûr aussi qu'ils ont prévu une refonte de ce dictionnaire, le moment venu.

Puisque j'aime faire des comparaisons, je n'ai qu'à me rappeler le dictionnaire des auteurs canadiens-français publié par l'Académie canadienne-française et préparé par Victor Barbeau. Une chose qui avait coûté beaucoup d'argent et qui n'avait pas servi à grand'chose, sauf à mêler beaucoup de fils. À côté de cette grande affaire, le *Dictionnaire pratique* est clair et précis. Il ne dit pas tout, il oublie quelquefois, il se permet certaines erreurs, mais quand on pense à la somme de travail et de recherche qu'il y a là-dedans, on ne peut vraiment pas en vouloir aux auteurs. La biographie de Germaine Guèvremont est peut-être un peu courte, le bibliographie de Hector Fabre est certainement très brève mais d'une façon générale, le dictionnaire tient compte de l'importance des auteurs. Anne Hébert y est bien traitée de même que Louis Fréchette et Jacques Ferron. Ce que ce dictionnaire dit sans insister, c'est que la littérature canadienne-française n'est pas née avec le vingtième siècle. Jacques Cartier est là, bien installé pas loin de Champlain. Marc Lescarbot tient une bonne place ainsi que Pierre Boucher sans compter certains Jésuites que Lahontan n'aimait pas. S'il avait pu imaginer qu'un jour, il se retrouverait en leur compagnie, il n'aurait peut-être jamais écrit son histoire et raconté, au dire de plusieurs, tant d'histoires. C'eût été dommage. Ces anciens n'ont pas fait de romans mais ils se sont raconté d'une façon admirable. Je ne vois pas le père Biard. Où est-il passé? Il faudra que je m'informe.

Enfin, je reviens à la présentation et je lis ceci: «Le *Dictionnaire pratique des auteurs québécois* veut être un dictionnaire «en marche». Sans négliger le passé, il accorde une attention spéciale au présent et s'ouvre déjà sur

l'avenir. Il en paraîtra, périodiquement, de nouvelles éditions, revues, corrigées, complétées et enrichies de la production littéraire courante.» Donc, cher collègue, j'avais raison. Il faudra écrire aux auteurs et leur faire part de vos griefs. Moi aussi, j'ai bien l'intention de le faire un jour. En attendant, je ne me priverai pas de me servir de toute cette documentation qu'ils viennent de mettre à ma disposition.

23 novembre

## Les écrivains et la campagne électorale

*«Pendant la campagne électorale, les écrivains, comme d'habitude, ne se sont pas manifestés, ni individuellement, ni collectivement. Peut-être les événements de la semaine dernière leur rappelleront-ils que dans d'autres pays, les écrivains se donnent la mission parfois courageuse d'être la conscience de la nation.»*

Je trouve cette phrase signée Réginald Martel dans la Presse du 22 novembre, dans un article intitulé *Et maintenant qu'écriront-ils?*

A ce sujet, j'aurais un ou deux commentaires à faire. Le premier: pourquoi poser ainsi cette question: «Et maintenant qu'écriront-ils?» Moi, j'aurais été satisfait de croire que les écrivains, après le 15 novembre, allaient tout simplement ne pas cesser d'écrire, que si c'était là une vocation, ils ne pouvaient faire autrement que de continuer et, ce faisant, de continuer à bâtir le pays. Si le 15 novembre a vraiment changé quelque chose, inutile de demander aux écrivains de nous l'expliquer avec des formules grandioses. Et si les derniers événements ont servi à nous refaire le portrait, il ne faudra pas des douzaines d'années avant que cela se perçoive.

«Dans d'autres pays, soutient M. Martel, les écrivains se donnent la mission parfois courageuse d'être la conscience de la nation». Ce qui revient à dire, si je ne me trompe,

que, pendant ces dernières élections, personne n'est monté sur les barricades pour indiquer au peuple la voie à suivre. Il me semble, moi, que la meilleure façon, pour les écrivains, d'être la conscience de la nation, c'est de l'être, selon leur façon d'être, à coeur de jour, à coeur d'années, sans attendre un jour d'élections, ni un jour de fête, ni un jour de révolution. En d'autres termes, c'est d'être écrivain comme on en sent le besoin, point. De cette façon, il y a un grand nombre d'écrivains au Québec qui sont, depuis de nombreuses années, la conscience de la nation. Et je suis convaincu que le pays ne serait pas ce qu'il est, à l'heure actuelle, si plusieurs d'entre eux n'avaient été là.

Est-ce que ce 15 novembre va changer leur façon de voir, leur façon d'écrire? En tout cas, cela n'apparaîtra pas dans des articles à sensation à l'occasion de tel ou tel événement. Cela se fera de longue main et bien malin qui pourrait dire, à cause de tel moment de ferveur, quel est l'écrivain qui incarne le plus la conscience de la nation.

Qu'on ne me demande pas comme écrivain, de devenir soldat dans une armée quelconque. Je ne m'en sens pas la vocation. J'aime mieux travailler pour le pays ailleurs que sur les champs de bataille. Je ne dois pas être le seul à penser ainsi.